

La fabrication du sucre d'érable dans la province de Québec est une industrie à laquelle nous devons donner l'attention la plus sérieuse.

Nous sommes à la veille de la saison au cours de laquelle on va faire l'entaillement des érables, et il n'est pas hors de propos, j'imagine de parler un peu des sucreries souvent mal entretenues, et qui par cette cause finissent par ne plus valoir la peine d'être exploitées.

La production du sucre d'érable est pour ainsi dire particulière et limitée à la Province de Québec, et les érablières en exploitation sont encore tellement étendues et peuvent être si largement augmentées que, vraiment, nous nous demandons comment on n'a pas songé déjà à donner plus d'importance à leur exploitation.

En Europe, certaines parties de pays qui doivent leur renommée à certains produits, occupent une étendue relativement infinitésimale de territoire, et cependant il n'a suffi de telle ou telle production du sol et de la manufacture, pour y faire amasser des fortunes et donner le pain quotidien à des centaines de familles.

Que feraient donc les grands industriels d'Europe en face des grandes érablières du Canada ? Ils leur feraient rendre le maximum de leur capacité productrice chaque année. Ils en tireraient le sirop, dont la saveur fine, délicate et incomparable, ne peut s'imaginer, et lui vaudrait la palme sur tous les autres sirops du monde entier. De ce sirop, ils finiraient par extraire certaine liqueur alcoolique qui vaudrait bien l'alcool de menthe. Ils en fabriqueraient un sucre qui commanderait, sans conteste, des prix de fantaisie.

Le sirop d'érable serait coté au plus bas, dix francs la bouteille à Paris; en fait de sirop d'érable, on ne connaît dans la fameuse capitale qu'une seule érable contrefaçon qui ne rappelle ni de loin ni de près l'article véritable.

Mais l'industrie du sucre d'érable demande certaine organisation, certaine expérience, certaines connaissances que, malheureusement, on ne possède pas généralement dans la province.

Le trafic de ce produit exigerait certaines conditions que l'on n'a pas encore suffisamment étudiées.

Les cultivateurs de la province de Québec ont, dans leurs érablières, une source importante de revenu qui se trouve providentiellement placée à la fin de la saison dure et avant l'époque des semences. Ils s'y peuvent donc consacrer entièrement sans négliger leurs fermes.

Mais, pour leur faire apprécier l'importance de cette industrie et les encourager à l'exploiter activement, ne serait-il pas sage de la part du gouvernement de la province, d'abord, d'édicter certaines lois pour la protection efficace des érablières, d'offrir des prix pour les plus grandes et les plus belles d'entre elles, et de payer une certaine prime pour la fabrication d'une certaine quantité de sucre d'érable ?

Les érablières du pays sont ou trop négligées ou mal exploitées, ou encore trop amoindries pour les fins du chauffage. Il arrivera un moment où il en sera de l'érable dans la province, comme il en est aujourd'hui, pour le noyer au Canada, et le pin dans les forêts du Wisconsin et du Michigan; on en comptera facilement le nombre.

Je soumetts la question à ceux qui s'occupent de nos ressources territoriales, convaincu, que je suis, qu'il y a quelque chose de mieux encore à faire avec l'érable et ses produits, que ce que nous en faisons.

Achat d'une terre cultivée depuis longtemps

La nature d'une terre cultivée depuis longtemps détermine sa valeur. Il est rare, dans les anciennes paroisses, que les terres soient également riches et dans un état de culture également bon. Le plus souvent ces terres diffèrent les unes des autres par leur nature ou leur plus ou moins degré d'abandon, quant aux soins de culture à leur donner. De plus, il y a des terres sablonneuses, argilleuses, humides et même sèches.

Ce dernier point peut être avantageux en ce que les récoltes manquent rarement toutes à la fois; le cultivateur peut ainsi multiplier les plantes cultivées et répartir plus facilement les travaux de culture.

Dans la situation actuelle de notre agriculture, ce qui offre le plus de chances de bénéfices à un cultivateur, ce sont les terres bonnes, mais en mauvais état de culture; parce que, d'une part, les terres en bon état de culture sont fort chères; et, d'autre part, parce qu'il n'y a rien à espérer de terres mauvaises et qui ne sont pas susceptibles d'être améliorées.

Les principales conditions d'améliorations sont: la facilité d'obtenir des engrais à bon marché; le voisinage de la marne pour les terres non calcaires; la possibilité d'assainir les terrains humides par le drainage; l'approfondissement de la couche végétale, etc. Toutes ces améliorations peuvent doubler et même tripler la valeur d'une terre.